Document généré le 19 avr. 2024 15:29

24 images

25 000 $ pour la femme de l'épicier

Myriame El Yamani

Numéro 58, novembre–décembre 1991

URI : https://id.erudit.org/iderudit/23213ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

El Yamani, M. (1991). 25 000 $ pour la femme de l'épicier. *24 images*, (58), 44–45.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

25 000 $ POUR LA FEMME DE L'ÉPICIER

par Myriame El Yamani

Comment se porte le cinéma canadien anglophone? Le Festival of Festivals de Toronto est un bon baromètre pour en mesurer l'évolution, puisqu'il proposait pour sa seizième édition pas moins de 60 courts et longs métrages des deux bords de l'océan, englobant bien sûr quelques films québécois, comme ***Nelligan*** de Robert Favreau ou ***La demoiselle sauvage*** de Léa Pool. C'est peut-être dans l'ouest du pays qu'on pouvait faire de réelles découvertes. Autant le dernier film d'Atom Egoyan, ***The Adjuster***, qui s'est mérité le prix du meilleur film canadien, m'est apparu, dans sa volonté de conceptualisation, particulièrement insipide et ennuyant, à force de vouloir jouer avec un monde absurde de désaxés, on ne peut plus froids et opaques, autant le premier long métrage, ***The Grocer's Wife***, du jeune réalisateur de la Colombie-Britannique, John Pozer, fut une éclatante surprise. Il a d'ailleurs reçu une mention spéciale du jury. Bon prince ou comme pour poursuivre une tradition, Atom Egoyan lui remettait son prix de la City TV avec un chèque de 25 000 $, la même chose s'étant passée en 1987 au Festival du Nouveau Cinéma et de la vidéo de Montréal, où Wim Wenders avait offert son chèque de 5 000 $ à Atom Egoyan.

Comédie noire, surréaliste et surtout très poétique, ***The Grocer's Wife*** nous dépeint, avec une sobriété et une mise en scène remarquable, la routine d'un vieux garçon gêné, Timothy (Simon Webb), vérificateur technique dans une usine sidérurgique. Gros plans sur l'épaisse fumée noire qui s'échappe des cheminées immenses de cette usine et qui couvre littéralement la ville de Trail, sorte de *no man's land* dans l'ouest canadien. En superposition, le visage blafard, style années trente, de sa mère Mildred (Andrea Rankin), qui fume sa longue cigarette. Le décor est planté, la suite de l'histoire, toujours en noir et blanc, viendra expliciter, avec une émotion contenue mais d'une tension extrême, le drame œdipien qui se joue dans un dialogue minimaliste, mais très percutant.

Qui peut venir interrompre cette monotonie de la vie, où le fils attentionné, aimant sa mère, fait l'aller-retour entre l'usine et la maison, avec un arrêt significatif chez l'épicier, et une mère, qu'on imagine ancienne artiste, montrant des signes d'amour possessif mais restant recluse dans son monde de bijoux, de robes et de parfums d'antan? Ce ne sera ni le coiffeur, gros bonhomme jovial et suant, sous l'emprise de sa femme au téléphone, offrant avec sa coupe de cheveux et ses pochettes d'allumettes de femmes nues, un soupçon de liberté à Timothy, ni la femme de l'épicier, à la poitrine avantageuse, qui est éperdument amoureuse de lui. La ville est trop opaque, le train-train trop dense pour que ces caractères puissent enrayer le mouvement de désabusement et surtout de désespoir qui transperce l'écran. L'ordre semble immuable: l'autorité de la mère sur son fils, celle du fils sur ses lézards et celle du crachat de l'usine sur tous.

Le déclic sera alors donné par une fausse blonde platinée, ancienne strip-teaseuse, qui traîne sa cheminée-paravent jusqu'à la station de train et qui va s'incruster dans la vie de Timothy, jusqu'à s'identifier à sa mère, avec ses fanfreluches et sa correspondance amoureuse. Le personnage de Timothy oscille entre un Tati ou un Monsieur, ébranlé par les avances sexuelles de ces femmes et la mort de sa mère. Les symboles, sans être hermétiques, se conjuguent dans un puzzle sombre, dont les cadrages suscitent une grande émotion, surtout avec cette musique lancinante et jazzée à la Tom Waits qui donne le ton du film. Pour un premier long métrage, au budget dérisoire de 53 000 $, John Pozer a réussi un coup de maître.

Susinn McFarlen dans *The Grocer's Wife* de John Pozer

Si la famille semble être un thème prédominant dans les productions canadiennes anglophones, la vision que certain-e-s cinéastes nous en donnent tombe un peu à plat ou du moins paraît bien dérisoire, à côté de l'intensité de ***The Grocer's Wife***. La comédie douce-amère, ***The Events Leading up to my Death***, premier long métrage du Torontois Bill Robertson, tente de nous accrocher avec le sempiternel problème de la non-communication existant parmi les membres de la cellule familiale. Même si la danse devient le moteur et le moyen de se «dépogner» et que le personnage de la monitrice de danse, exotique et à l'écoute, est intéressant, les images de ce film inégal restent très statiques. Pareillement, le fil semble tout aussi décousu dans ***True Confections***, le dernier film de Gail Singer. C'est l'histoire d'une jeune fille de bonne famille, juive, à Winnipeg, à la fin des années 50, qui se révolte contre son éducation conventionnelle et conservatrice. Les rôles des femmes et des hommes sont strictement définis, les conventions sociales bien hypocrites, mais on a du mal à y croire, tellement cela paraît suranné, nostalgique et surtout très stéréotypé. La tante hystérique, les manteaux de vison, l'oncle Rex outsider avec sa femme chinoise, le futur mari de Verna, tout frais sorti d'Oxford, épuisant de maniérisme, le poète freak et maudit qui représente les mœurs débridées, etc., tous ces personnages forment un amalgame sans liens réels, si ce n'est les petits fours dont on s'empiffre abondamment du début à la fin du film.

Soulignons par ailleurs dans ce bref panorama deux courts métrages sur notre rapport à la mort, qui ont attiré mon attention, par leur facture simple mais troublante. ***RSVP*** de Laurie Lynd explore les émotions ressenties par les amis et la famille à la disparition d'un homme atteint du sida. Sorte de cartes postales juxtaposées, souvenirs, sensations, photos d'un album, dont celle de Gérald Leblanc, poète acadien, l'ensemble de ce film de 23 minutes se trame, très lyriquement, autour de l'interprétation extraordinaire de Jessye Norman du «spectre de la rose», dans les «Nuits d'été» de Berlioz. Plus que l'évocation d'un homme et de sa vie, ***RSVP*** rend compte très subtilement des réactions de chacun devant la mort d'un être cher, la perte de l'autre, le retour à la quotidienneté nécessaire. On avance à petits pas, sans jamais tomber dans le mélodrame, on effleure la vie en parlant de la mort, sans jamais la citer. Sur un tout autre ton, plus cynique et plus expérimental, ***Press one to Connect*** de Lorne Brass nous montre la mort par ricochet, l'expérience d'un homme et d'une femme qui ne veulent pas mourir seul-e-s. Lui essaie de survivre à un terrible accident de voiture, elle veut se suicider en compagnie. Un parapluie rouge servira de repère à leur rencontre, établie par un coup de téléphone sur les lignes roses, et c'est le début de la fin. La morbidité se transforme en crise de nerfs et se termine en fou rire, sur des images très saccadées. Une autre façon de voir notre comportement face à la mort. ■

Deborah Duchene dans *Press One to Connect* de Lorne Brass

Canadian Film Centre

Centre canadien du film

DEMANDE D'INSCRIPTION AU PROGRAMME DE L'ANNÉE 1992

Le CENTRE CANADIEN DU FILM invite les scénaristes, réalisateurs/réalisatrices, producteurs/productrices à s'inscrire dès maintenant au programme de l'année 1992. Les candidats/candidates doivent démontrer des compétences et un profond intérêt dans le secteur de la production de longs métrages de fiction au Canada. De plus, ils doivent présenter un scénario de long métrage en cours de développement.

Les cinéastes sélectionnés participeront à un programme de formation professionnelle d'une durée de neuf mois où tous les aspects de la production d'un long métrage seront abordés. Aucun frais de scolarité ne sont exigés. Les participants/participantes au programme doivent vivre dans la région de Toronto et être en mesure de subvenir à leurs besoins pendant la durée de leur formation.

Les demandes d'inscription doivent parvenir au CENTRE CANADIEN DU FILM au plus tard le 31 décembre 1991. Pour recevoir un formulaire, veuiller communiquer avec:

Carmen Arndt
CENTRE CANADIEN DU FILM
Windfields, 2489 avenue Bayview, North York, Ontario M2L 1A8
Tél.: (416) 445-1446